

- D'emblée dans les meilleures ventes de la rentrée, "Cher connard" est le nouveau roman de Virginie Despentes.
- Écrit sous forme de lettres, mais avec le langage oral et puissant de l'écrivaine, il prône le dialogue des contraires.

Virginie Despentes : "Il faudra bien qu'on se parle"

Entretien Guy Duplat

Virginie Despentes fait l'événement de cette rentrée littéraire avec *Cher connard*, qui se classe d'emblée parmi les meilleures ventes. Nous l'avons rencontrée, détendue, très chaleureuse.

Pourquoi avoir choisi un roman épistolaire ?

Je cherchais une manière de ne pas recommencer *Vernon Subutex* et j'ai eu cette idée des lettres. J'adore les lettres, j'en ai écrit beaucoup quand j'étais encore au collège. J'adore lire les correspondances d'écrivains. Je venais de lire celle de Georges Sand. Dans des lettres, on parle autrement de soi. Les lecteurs de moins de 30 ans découvriront un format neuf pour eux, ils n'ont jamais écrit ou reçu de lettres. Avec les lettres de Rebecca et d'Oscar, je dois chaque fois entrer dans leur personnage. J'aime bien le faire.

On connaît vos fortes convictions, féministes, libertaires, mais ici vous prônez aussi le dialogue des contraires.

Ma forte conviction est qu'il faudra bien qu'on réussisse à se parler d'une autre manière que dans le conflit immédiat. Le livre commence par un conflit internet où elle lui répond qu'il aille se faire enculer, mais cela va ensuite ailleurs. Certes, on ne va pas tous s'aimer les uns les autres mais on a intérêt à davantage se parler. Rebecca et Oscar n'ont pas grand-chose pour être amis, sauf un peu de passé commun et ils se trouvent une sorte de projet commun d'arrêter les drogues, projet aussi absurde que de danser. Ce sont deux personnes seules qui en arrivent à se parler de ce qu'ils sont car il y a une écoute réciproque, sans jugement. Cela te change complètement si tu peux trouver quelqu'un qui t'écoute dans ce que tu as de plus sincère.

Vous avez aussi arrêté l'alcool à 30 ans en partageant ce projet avec quelqu'un.

Depuis, je suis très sensible à qui boit, qui ne boit pas, à ces projets de groupes que sont les narcotiques anonymes. À ces gens qui veulent, ensemble, devenir un peu meilleur que ce qu'on est. Rebecca et Oscar ont en commun d'essayer de s'améliorer un petit peu. Et Oscar devient un peu une meilleure personne à la fin du livre,

pensant moins à lui-même, pensant à sa fille, à sa sœur, essayant de comprendre comment ce qu'il a fait à Zoé a pu être blessant.

Avez-vous peur de vieillir ?

J'ai peur de mourir. Je suis à un âge où je commence à y penser et je dois me mettre en paix avec ça, mais je n'y arrive pas encore. Je vois tous les jours, dans les yeux des autres, que j'ai 53 ans, mais alors autant me dire que c'est une chance d'avoir atteint cet âge alors que j'ai perdu autour de moi beaucoup de gens plus jeunes. Je me dis : autant essayer de m'améliorer un petit peu, qu'il y ait au moins des avantages à vieillir.

Écrire reste-t-il une angoisse ?

Une grande angoisse. Mais chaque fois que j'écris un livre, j'ai l'impression que je fais quelque chose de bien et que c'est mieux que de ne pas le faire. C'est comme faire un tatouage : avant il n'était pas et maintenant il est là, j'écris pour savoir où j'en suis dans la vie. Je suis dans un moment particulièrement apaisé de ma vie. Ces dernières années ont été douces avec moi et je suis toujours dans la joie d'écrire un livre et de l'avoir fait. Le jour où ce sera différent, j'essaierai d'arrêter. L'addiction malade commence quand on n'est plus d'accord avec ce qu'on fait, mais qu'on recommence à le faire.

Vous évoquez comment le monde va mal. Les mots et l'amitié sont-ils des remèdes ?

Les mots sont une façon de survivre et de sauvegarder les choses hyperimportantes, une manière de ne pas se laisser vaincre totalement par le pessimisme, d'essayer d'entretenir encore des imaginaires, de se permettre encore de rêver. On a l'impression d'être si vaincus dans nos imaginaires qu'on n'ose même plus imaginer des mondes ou des relations qui nous conviendraient mieux.

Les mots, c'est une façon aussi pour moi de transmettre à des plus jeunes des choses qui ont été importantes dans ma vie. Surtout dans un environnement idéologique actuel où on nous dit : "C'est plié, ce sera toujours comme ça, c'est

fini, les antiracistes vous êtes des chiens, les libertaires et les anarchistes vous êtes des imbéciles." Il faut garder l'espoir, l'entretenir.

Quant à l'amitié, je voulais évoquer celle possible entre un homme et une femme, un type d'amitié qu'on voit peu dans les fictions. Ces amitiés ont beaucoup compté dans ma vie. Il y a parfois tant d'oppositions entre les hommes et les femmes que je me suis demandé où j'en étais par rapport aux hommes. L'amitié supporte plein de choses alors que l'amour, cela se casse.

La littérature s'oppose-t-elle aux réseaux sociaux ?

On accepte plus facilement d'évoluer quand on lit, d'avoir une pensée qui change, alors que dans les réseaux sociaux, on se braque, on n'évolue pas, c'est le moins intéressant qui s'exprime, parfois ce qu'on a de pire. Je ne vois que très rarement une engueulade sur les réseaux sociaux qui se termine par une compréhension mutuelle. D'autre part, je me sens mal si je passe une après-midi sur les réseaux sociaux alors que jamais je ne me suis jamais senti mal après avoir lu, même quand tout l'été je lisais un livre par jour pour le jury du Goncourt.

"Les mots sont une façon de survivre [...], de ne pas se laisser vaincre totalement par le pessimisme, [...] de se permettre encore de rêver."

Mais y a-t-il des moments où il faut rompre le dialogue ? "On se lève et on se barre" avez-vous écrit à l'académie des César.

Oui, il y a des moments où il faut partir, se lever, se casser. Rebecca le dit à Zoé : il y a plein de boulots où il faut se casser, des situations de travail où il faut partir, pas seulement à cause du harcèlement, mais pour ne pas arriver à se suicider comme on

l'a vu à France Telecom. Il faut sauver sa peau si on ne peut pas dialoguer.

"Cher connard" pourrait-il faire un film, une pièce ? J'aime le travail collectif du cinéma ou du théâtre. Je suis artiste associé au théâtre du Nord à Lille. Le personnage de Rebecca est écrit pour Béatrice Dalle même si ce n'est nullement son histoire. Mais je l'ai écrit en pensant à elle qui pourrait le jouer (*ensemble elles ont déjà récemment joué sur scène Viril, une série de textes féministes et antiracistes, NdLR*).

La leçon de tendresse de Virginie Despentes

Très attendue après le succès fait à sa trilogie *Vernon Subutex*, Virginie Despentes ne déçoit pas avec *Cher connard*. Elle surprendra les lecteurs qui attendraient d'elle un roman uniquement de provocation et de revendication féministe. Le titre l'indique déjà car, apparemment agressif, c'est un oxymore réunissant l'injure et l'affection.

Son nouveau roman révèle une grande tendresse humaine et l'importance de l'amitié malgré les secousses de la vie. Virginie Despentes s'intéresse à ce qui peut lier les individus malgré leurs divergences. C'était déjà la leçon de sa trilogie avec ses personnages poussés aux marges de la société dont ils exprimaient les craintes, les échecs, mais le désir de tendresse malgré tout.

Virginie Despentes est une écrivaine reconnue par ses pairs (prix Renaudot 2010, membre un temps du jury du Goncourt). Elle a trouvé une langue à elle, à la fois "cash" et faite de belles fulgurances pour évoquer pleinement le monde actuel où chacun tâtonne à trouver sa voie.

Pour *Cher connard*, elle a choisi la forme d'un roman épistolaire qui lui permet de traiter de tous les sujets: des addictions jusqu'au Covid, du cinéma à #MeToo, de la tyrannie des réseaux sociaux aux diktats de la beauté et du jeunisme, de la lutte des classes à la vanité consumériste.

Cher connard sont les mots qui ouvrent le premier e-mail envoyé par Rebecca, actrice célèbre d'une cinquantaine d'années qui réagit ainsi à des remarques bêtes et méchantes sur son physique écrites sur les réseaux sociaux par Oscar, 43 ans, auteur de quelques livres qui se sont bien vendus.

Mais au fil des mots, ce "clash" se mue en dialogue. Ils viennent du même coin, du même milieu populaire, elle connaissait la sœur d'Oscar, ils sont tous deux des transfuges de classe qui ont soigné leurs peurs dans la polytoxicomanie (héroïne pour Rebecca, alcool pour Oscar) dont tous les deux veulent s'extraire.

La drogue dure de la notoriété

Ils partagent leurs expériences comme celle sur cette "drogue dure qu'est la notoriété": "La notoriété, raconte Rebecca qui avoue que son ego est son fonds de commerce, on nous a présenté ça comme un must. Une montée rapide, puissante, mobilisant toutes ces cellules, propulsion vers le haut. C'est l'extase consumériste, elle est aussi imparable que vide. Puis le crash. Il ne reste rien. Que les nerfs frappés, perte d'orientation, irritabilité, détresse. Et une seule obsession: recommencer."

Une troisième personne s'immisce dans ce dialogue: la jeune Zoé enragée contre Oscar qu'elle accuse, sur les ré-



Cinq ans après le troisième tome de "Vernon Subutex", Virginie Despentes revient avec "Cher connard".

seaux sociaux, de l'avoir harcelée dix ans plus tôt et d'avoir gâché sa vie.

Colères, convictions, empathie

Virginie Despentes a des colères et des convictions mais elle y ajoute des points de vue contradictoires, traités avec une empathie attentive. Le point de vue d'un homme pris dans la nasse de #MeToo par exemple. Et elle fait dialoguer les contraires jusqu'à aboutir à la dernière phrase du livre évoquant la possibilité d'une rencon-

Au fil des mots, le "clash" entre Oscar et Rebecca se mue en dialogue.

tre: "On commence à être à l'étroit dans ces lettres", écrit Rebecca.

S'il y a quelques longueurs (sur les toxicomanies par exemple), *Cher connard* est un fort roman sur notre monde contemporain, ses violences, ses injustices et, face à elles, la rage et le désarroi de l'individu.

Guy Duplat

→★★★★ Virginie Despentes | *Cher connard* | Roman | Grasset, 344 pp., 22 €, version numérique 16 €